

## Lucrèce et Varron

Lorsque le Prof. Schrijvers, que je remercie de l'honneur qu'il m'a fait, m'a proposé de traiter le sujet 'Lucrèce et Varron', j'ai accepté avec enthousiasme. En effet un lecteur un peu au fait des écrits de l'un et l'autre de ces auteurs ne peut manquer d'y avoir noté des points communs ou au contraire des passages qui paraissent se répondre pour s'opposer. Et pourtant dès qu'on se met à examiner les choses de plus près, les difficultés surgissent.

Une remarque préliminaire tout d'abord: il faut savoir que Lucrèce ne nomme jamais Varron et que dans ce qui subsiste de Varron on ne lit jamais le nom de Lucrèce.

Ceci dit, le premier problème qui apparaît est celui posé par les dates. Celles de la naissance et de la mort de M. Terentius Varro Reatinus sont connues: 116-27 av. J.-C. Il n'en va pas de même pour la biographie de Lucrèce. On hésite pour son décès entre 55, 54, 53 et même parfois au-delà; l'adoption de l'une ou l'autre de ces datations entraîne l'affirmation qu'il a pu ou non connaître les œuvres du Sabin publiées après 55. La majorité des historiens toutefois fait périr le poète en 55. Si l'on poursuit les investigations se présente immédiatement une autre difficulté: on ignore le moment de la publication de la plupart des ouvrages varroniens et pour beaucoup d'entre eux on ne peut présenter à ce sujet que des hypothèses. Selon F. Della Corte,<sup>1</sup> Varron aurait publié dès 84 le *De antiquitate litterarum*; d'après H. Dahlmann, ouvrage de jeunesse également que le *De origine linguae Latinae* où il était question d'étymologie.<sup>2</sup> En ce qui concerne les *Satires Ménippées*, compositions mêlant prose et vers, fustigeant la Rome contemporaine, visant à la ramener aux bonnes mœurs d'autrefois et contenant beaucoup de philosophie,<sup>3</sup> J.P. Cèbe,<sup>4</sup> ainsi que la plupart des critiques,<sup>5</sup> en font débiter la rédaction en 80. Toujours en suivant la datation de F. Della Corte on trouve ensuite une *Ephemeris* de 77, l'*Isagogicum ad Pompeium* de 70, une autre *Ephemeris* composée à l'occasion de la guerre contre les pirates en 67. Les *Antiquités Humaines* sur la préhistoire et l'histoire de Rome, ainsi que sur les diverses parties du monde où s'est peu à peu étendu son empire, sont en général datées de 56 av. J.-C. Peut-être faut-il placer aussi dans cette période le *Tribuum liber*

<sup>1</sup> Della Corte (1970) 237-259.

<sup>2</sup> Dahlmann (1935) 1219-1220.

<sup>3</sup> Cic. *Ac. I.8* déclare qu'il y avait *multa admixta ex intima philosophia*.

<sup>4</sup> Cèbe (1972) xv ss.

<sup>5</sup> Liste et références dans Cèbe (1972) xv-xvi.

qui est antérieur au *De lingua Latina* au dire même de son auteur.<sup>6</sup> F. Della Corte situe également dans cette fourchette le *De utilitate sermonis*, le *De compositione saturarum*, le *De ora maritima*, le *De litoralibus*, le *De aestuariis*, les *Aetia*, le *De gradibus*, le *De familiis Troianis*, les *Epistulae Latinae*, les *Epistolicae quaestiones*. On ne connaît pas la date de parution des *Logistorici*, écrits en prose où à propos de grands personnages étaient développées des réflexions scientifiques, religieuses, historiques, philosophiques, etc. Tout ce qu'on sait, c'est qu'ils sont postérieurs à 58, année de l'édilité de Scaurus qui donne son titre à l'un d'eux. H. Dahlmann<sup>7</sup> et J.H. Waszink<sup>8</sup> qui adopte les vues de Dahlmann, penchent pour une publication échelonnée dans le temps à partir de 54/53. Quant à B. Zuchelli, il pense cette œuvre postérieure à 45.<sup>9</sup> Dans ce cas, si Lucrèce est mort en 55, il n'a pas pu la lire.

Les autres travaux de Varron ont vu le jour officiellement bien après le décès de Lucrèce. Les *Antiquités Divines* sont de 47. On considère d'habitude que le *De lingua Latina* a paru entre 47 et 45, le *De sermone Latino* après 45, le *De vita populi Romani* vers 43. Les *Disciplinae* sont sorties en 33/31, etc. Il en va de même pour les autres œuvres.

Autre difficulté qui se présente lorsqu'on veut comparer Varron et Lucrèce: à part les *Res rusticae* conservées en entier et quelques livres du *De lingua Latina*, tous les ouvrages de Varron ont été perdus. Au mieux il en subsiste des fragments; parfois on n'a plus que des témoignages sur eux ou même on n'a plus que leur titre. Alors comment savoir si Lucrèce, dans un de ses développements, est redevable au Sabin alors qu'on n'a plus ce que disait ce dernier?

Un bon exemple de ces apories est fourni par les affirmations de Quintilien, Lactance et Velleius Paterculus, qu'on a comprises comme groupant Varron et Lucrèce sous prétexte qu'ils auraient tous deux composé un poème scientifique sur la nature. Si W. Speyer<sup>10</sup> attribue cette œuvre au *Reatinus*, F. Ritschl, H. Dahlmann, F. Della Corte<sup>11</sup> sont d'avis qu'elle appartient à l'*Atacinus*. Lorsqu'on lit attentivement Quintilien, I.4.4: *...Varronem ac Lucretium qui praecepta sapientiae versibus tradiderunt*, on s'aperçoit qu'il n'est question que de 'préceptes de sagesse transmis en vers', certes à propos de *naturales quaestiones*, mais cela peut faire référence aux *Satires Ménippées* par exemple. Velleius Paterculus, II.38.2, parle seulement de *auctores carminum Varronem ac Lucretium* 'des auteurs de poèmes, Varron et Lucrèce'. Quant à Lactance, ce serait lui le plus précis puisqu'il indique (*Div. inst.* II.12.4): *Empedocles de rerum natura versibus scripsit ut apud Romanos Lucretius et Varro: 'Empédocle a écrit sur la nature en vers, comme Lucrèce et Varron chez les Romains.'* J. Préaux<sup>12</sup> a rapporté un passage de Hugues de Saint Victor qui semble faire allusion au même ouvrage. Cet écrivain du XII<sup>ème</sup> siècle, en effet, après avoir cité une traduction d'Empédocle (qu'il présente non comme de l'Agrigentin, mais comme

<sup>6</sup> L. V.56.

<sup>7</sup> Dahlmann (1935) 1262.

<sup>8</sup> Waszink (1964) 48-56.

<sup>9</sup> Zuchelli (1980) 28.

<sup>10</sup> Speyer (1960) 754.

<sup>11</sup> Ritschl (1892) 432; Dahlmann (1935) 1277; Della Corte (1970) 259.

<sup>12</sup> Préaux (1964) 587-597.

'*pythagoricum dogma*') ajoute: *nam sicut Varro in Periphysion dicit* ('en effet comme le dit Varron dans son *Periphysion*'). Puis vient une citation.<sup>13</sup> Fait-il allusion à Varron de l'Aude? Mais nous n'avons aucune notice d'un poème de ce dernier portant comme titre ou sous-titre *Periphysion*. En revanche, une des *Satires Ménippées* de Varron de Réate s'intitulait *Aborigines*, avec pour sous-titre *περὶ ἀνθρώπων φύσεως*, et un de ses *Logistorici*, *Tubero*, et son sous-titre *De origine humana* pourrait se traduire par *Periphysion* (*φύσις* peut avoir le sens 'd'origine' en grec).<sup>14</sup> Tous ces témoignages font-ils allusion à la même œuvre 'Sur la nature'? Au même Varron? Quel Varron, celui de l'Aude ou celui de Réate? Si les *Satires Ménippées* étaient constituées d'un mélange de prose et de vers, les fragments subsistant des *Logistorici* sont tous en prose. La citation faite par Hugues de Saint Victor, si elle est textuelle, paraît en prose. D'autre part, cela ne prouve pas que Lucrèce ait emprunté à Varron ou Varron à Lucrèce. Tout au plus cela montre que les mêmes sujets les intéressaient.

En raison de toutes ces difficultés on sera donc contraint à la plus grande prudence. On se verra obligé en particulier de ne pas examiner des hypothèses qu'aucun fragment ne vient corroborer. Ainsi pour le développement sur le tonnerre qu'on lit dans Lucrèce en VI.96-159, le commentaire d'Ernout-Robin<sup>15</sup> suggère: 'de toute façon Théophraste serait la source, utilisé, soit par Epicure, soit à travers Epicure, soit enfin à travers la doxographie sommaire issue de Posidonius. Ce ne serait donc pas, dans ce dernier cas, Posidonius lui-même que Lucrèce aurait utilisé directement [...] Ainsi Lucrèce peut dépendre pareillement, par l'intermédiaire d'une autre mise en œuvre, plus indirecte, du même matériel, comme les *Loghistorici* (*sic*) de Varron.' Cependant, aucun des fragments restant de ce recueil ne traite de ce sujet. Par conséquent cette hypothèse est invérifiable. D'ailleurs, A. Ernout et L. Robin prêtent beaucoup aux *Logistorici*.<sup>16</sup> Mais nous avons vu que la chronologie permet très difficilement de penser que Lucrèce a pu les lire; par exemple les deux savants français postulent que ces écrits sont la source de V.794 où il est fait référence à la doctrine selon laquelle les premiers vivants seraient sortis de la mer, car L. Robin<sup>17</sup> note 'qu'il y a un parallélisme assez remarquable entre ce témoignage et un passage de Censorinus 4.7, dont il y a tout lieu de croire qu'il provient, avec d'autres, du *Tubero, de origine humana* (mentionné par Cens. 9.1), un des livres des *loghistorici* (*sic*) de Varron.' Et L. Robin de triompher: 'voilà donc encore une trace de celui-ci.' Mais si Varron est mentionné dans le *De die natali* 9.1, il ne l'est pas en 4.7! Même chose à

<sup>13</sup> *Non omnis uarietas extrinsecus rebus accidit, ut necesse sit quidquid uariatur aut amittere aliquid quod habuit, aut aliquid aliud et diuersum extrinsecus quod non habuit assumere*, 'toute diversité ne vient pas aux choses de l'extérieur, de sorte qu'il faille que ce qui varie perde quelque chose qu'il avait ou prenne quelque chose d'autre et venant de l'extérieur qu'il n'avait pas.'

<sup>14</sup> Cf. LSJ (1968) s.v.

<sup>15</sup> Ernout & Robin (1962) 201.

<sup>16</sup> A. Ernout et L. Robin trouvent que le plan du livre V de Lucrèce ressemble à celui d'une doxographie. 'Or le plus ancien recueil doxographique auquel nous puissions remonter,' écrivent-ils *op. cit.* p. 11, 'celui que Diels désigne sous le nom de *Vetusta placita* [...] date vraisemblablement de la fin de la première moitié du premier siècle avant J.C. [...] Il a servi à Varron pour ses *Loghistorici*' (cela provient toujours de Diels *DG* 201).

<sup>17</sup> Ernout & Robin (1962) 107.

propos de Lucr. V.720-730 où il est question de la doctrine affirmant que la lune tourne sur elle-même. Sous prétexte que ces vues sont rapportées dans Vitruve et dans saint Augustin (sans que ces écrivains citent leur source à ce sujet), nos deux critiques concluent:<sup>18</sup> ‘on sait que saint Augustin a beaucoup puisé dans Varron. Enfin Vitruve, lorsqu’il commence à parler de la façon dont croît et décroît la lune, dit qu’il en parlera *uti traditum est nobis a maioribus* (IX.1.16)’ — ‘comme cela nous a été transmis par les anciens’ —. ‘Peut-être est-il permis de reconnaître en ces *maiores* le même Varron, dont on sait en outre (Pline, VII.160) qu’il citait Bérosee. Une fois de plus nous trouvons donc Varron à la source du poème de Lucrèce.’ Même manque d’appui pour l’hypothèse formulée par L. Robin concernant la théorie sur les matrices de la terre en Lucr. V.807: ‘un témoignage précis se trouve dans Censorinus 4.9 [...] La ressemblance de ce texte avec Lucrèce est si remarquable que celui-ci, s’il n’en est pas la source et l’autorité, doit avoir puisé dans le même auteur que Censorinus. Est-ce encore Varron?’<sup>19</sup>

Dans tous ces cas, je le répète, rien n’a été gardé qui vienne étayer ces conjectures.

Mais il est des passages de Lucrèce qui présentent des similitudes avec des développements varroniens que nous avons conservés ou qui au contraire s’opposent à eux.

Nous commencerons par voir les théories philosophiques que Lucrèce rapporte sans les contester.

En V.460-466, alors qu’il évoque la création du monde, Lucrèce parle des vapeurs qui s’élevèrent à ce moment-là comme elles le font à l’aurore. Bien que la théorie soit différente, ce développement n’est pas sans faire penser à un passage du *De lingua Latina* (V.24) où je crois avoir décelé une influence empédocléenne<sup>20</sup> et dans lequel est cité un vers de Pacuvius (*trag.*, 362 Ribb. 3<sup>e</sup> ed.) qui va dans ce sens. Mais Lucrèce a pu se souvenir de Pacuvius, ou d’Empédocle lui-même.<sup>21</sup> Toujours pour rester dans le domaine de la physique, lorsque afin d’expliquer le bruit du tonnerre, il recourt à la comparaison avec celui d’une vessie pleine d’air qui éclate (VI.130-131), il reprend une similitude qu’on lit dans la *Satire Ménippée* intitulée *Andabatae* (fr. 25 B = 29 Cèbe).<sup>22</sup> Cependant on retrouve cette même explication et cette même analogie dans Pline l’Ancien (*Nat.* II.113) et dans Sénèque (*Nat.* II.27.3, II.28.2). Il est vrai qu’on n’en a pas gardé de traces antérieures, mais c’est une argumentation qui devait être connue. Il serait curieux que le Sabin l’eût inventée, car l’analogie heuristique a joué un grand rôle dans toute la science antique et Lucrèce par exemple a repris de ses prédécesseurs nombre de ses démonstrations par analogie.

<sup>18</sup> Ernout & Robin (1962) 98.

<sup>19</sup> Ernout & Robin (1962) 112.

<sup>20</sup> Deschamps (1986) 63.

<sup>21</sup> Ernout-Robin (1962) 61-62.

<sup>22</sup> On lira dans Cèbe (1972) 126 ss. la mise en rapport du fr. 25 B: *anima ut conclusa in vesica, quando est arte ligata, si pertuderis, aera reddet*, ‘de même que l’air enfermé dans une vessie qu’un lien fortement serré obture émet un son si on la crève’ (texte et trad. de J.P. Cèbe) avec le phénomène du tonnerre. On notera le même emploi de *anima* dans Lucrèce: *nec mirum, cum plena animae vesicula parva / saepe ita dat magnum sonitum displosa repente*, ‘rien là d’étonnant puisqu’une petite vessie pleine d’air peut de même produire un grand bruit en explosant tout à coup’ (trad. A. Ernout 1959).

Passons à la création. Lorsque Lucrèce parle de l'éther-père et de la terre-mère, par exemple en II.991-998, reprenant une vieille tradition pour y couler ses propres vues, certes on pourrait voir une allusion à des vers de l'*Epicharme* d'Ennius cités par Varron en L.V.64, mais l'auteur du *De rerum natura* a pu prendre cela lui-même dans Ennius. Il a pu en outre être influencé par un passage du *Chrysippus* d'Euripide (fr. 839), ainsi que par d'autres souvenirs de pièces du même tragique que les commentateurs y ont reconnus. A. Ernout en rapproche également un fragment d'Empédocle. De même c'est peut-être directement aux *Annales* (I.13-14 V., 2<sup>e</sup> ed.) de l'enfant de Rudies qu'il fait allusion en affirmant en substance que la terre à la mort reprend le corps qu'elle a donné et n'a pas de perte (*DRN.* II.999-1003; V.258-259), même si Varron cite également ce vers dans son *De lingua Latina*. Lorsque dans son poème, en III.43-44, Lucrèce évoque parmi d'autres possibilités que la nature de l'âme soit celle du vent,<sup>23</sup> il peut songer à la notice de Varron à laquelle se réfère Lactance<sup>24</sup> sans dire dans quelle œuvre du Réatin elle figurait. Toutefois ce n'est pas sûr. C. Bailey<sup>25</sup> cite un certain nombre de penseurs l'ayant professée: Anaximène, Critias, voire les Stoïciens avec le πνεῦμα, cependant à son avis, Lucrèce n'a pas en vue une doctrine philosophique bien définie, mais des conceptions populaires. De même si on trouve à la fois dans Varron<sup>26</sup> et dans Lucrèce la distinction entre l'*anima* et l'*animus*, comme le note P. Boyancé<sup>27</sup> qui en a toutefois bien marqué la différence dans les nuances, cela ne veut pas dire que l'un l'ait prise chez l'autre, même si elle figure dans les *Satires Ménippées*,<sup>28</sup> puisqu'Accius la connaissait déjà (*trag.* 296 Ribb.). De même il serait déraisonnable de croire que Lucrèce, pour déclarer que la chaleur était liée à la vie (III.121-129) ait eu besoin de le lire dans Varron (*L.* V.70).

Par quel canal la théorie selon laquelle un enfant ressemble à celui de ses parents dont la semence a prévalu lors de l'accouplement (IV.1209-1212) est-elle parvenue à notre écrivain? Assurément Lactance témoigne que Varron la rapportait,<sup>29</sup> encore une fois sans préciser où, mais elle était pratiquement enseignée par tous, puisqu'on la trouve attribuée à Parménide, Anaxagore, Démocrite, Atomistes et Stoïciens, Hippocrate, etc.<sup>30</sup> Quant à l'affirmation énoncée en *Lucr.* V.1287, à savoir que dans

<sup>23</sup> *et se scire animi naturam sanguinis esse / aut etiam venti, si fert ita forte voluntas* 'ils savent bien que la nature de l'âme se compose de sang, ou bien de vent, suivant l'opinion où les porte leur fantaisie' (trad. A. Ernout).

<sup>24</sup> Lact. *De opif. dei* 17: *Varro ita definit: 'anima est aer conceptus ore, tepefactus in pulmone, fervefactus in corde, diffusus in corpus.'*

<sup>25</sup> Bailey (1947) 997-998.

<sup>26</sup> Aug. *C.D.* VII.23.

<sup>27</sup> Boyancé (1963) 152.

<sup>28</sup> Dans la satire Ménippée intitulée *Andabatae*, fr. 32 B (= 32 Cèbe). Cette distinction se lit également dans les *Antiquités Divines*, postérieures à la mort de Lucrèce (fr. 227 Cardauns); voir Pizzani (1979) 235-252.

<sup>29</sup> Lact. *De opif. dei* 12: *similitudines autem in corporibus filiorum sic fieri putant [sc. Varro et Aristoteles]. Cum semina inter se permixta coalescunt, si virile superaverit, patri similem provenire sive marem seu feminam; si muliebre praevaluerit progeniem cuiusque sexus ad imaginem respondere maternam.* 'Varron et Aristote pensent que les ressemblances dans les corps des enfants se font ainsi: lorsque les semences mêlées se sont fondues entre elles si c'est la semence mâle qui a prévalu il naît un enfant mâle ou femelle qui ressemble au père, si c'est la semence féminine qui a prévalu, le rejeton de n'importe quel sexe correspond à l'image de sa mère.'

<sup>30</sup> Voir Bailey (1947) 1314.

l'histoire de la civilisation le bronze fut utilisé avant le fer, certes Varron le dit au cours de son exégèse allégorique des attributs de Cybèle (qui devait prendre place dans les *Antiquités divines*). Toutefois, elle était déjà dans Hésiode, *Op.* 150.

Dans un certain nombre de passages, c'est pour s'opposer à elles, que Lucrèce paraît renvoyer à des théories qu'on peut lire dans Varron. Mais les a-t-il puisées chez le Sabin, ou ailleurs? Ainsi, lorsqu'en I.782-788, il réfute les vues d'Empédocle sur la transformation du feu en air, de l'air en eau, etc. il n'a pas besoin pour cela d'avoir lu le développement du *De lingua Latina* dans lequel le polygraphe rapportait un fragment de l'*Epicharme* d'Ennius où il était question de ces transformations. Même remarque à propos du refus de considérer les astres comme des divinités qui se lit en V.120-125, alors qu'en V.1183-1193 le poète explique comment cette idée est venue à certains. Il est vrai que Varron, dans les *Antiquités divines*, paraît adopter l'explication de θεός ('dieu') par θέειν ('courir') (fr. 25 Cardauns), mais Lucrèce n'a pas pu connaître cet ouvrage publié après sa mort; d'autre part, cette étymologie vient de Platon.<sup>31</sup> A propos de religion, on a très souvent rapproché le développement de Lucrèce sur Cybèle en II.598-645 et un passage conservé par saint Augustin (*C.D.* VII.24) qui devait appartenir aux *Antiquités divines*. Il est inutile de supposer que le poète a emprunté à l'antiquaire, d'abord pour des raisons chronologiques, ensuite parce que les différences entre les deux textes sautent aux yeux comme l'a bien montré P.H. Schrijvers.<sup>32</sup> Selon P. Boyancé,<sup>33</sup> Lucrèce combat l'effort des stoïciens par exemple qui grâce à l'allégorie essayaient de sauver des parcelles de vérité contenues dans de telles croyances. Cette pratique existait depuis longtemps et les Grecs la connaissaient déjà. Varron n'a fait que suivre leurs traces.<sup>34</sup>

En ce qui concerne l'homme,<sup>35</sup> lorsque Lucrèce réfute en III.679-681, qu'une âme qui serait éternelle se glisse dans le corps à la naissance, ce n'est pas forcément parce que cela figure dans Varron, *L.* V.60. Beaucoup l'avaient enseigné avant le Réatin.<sup>36</sup> Enfin, dans l'histoire du développement de la civilisation, Lucrèce abordant les questions de l'origine du langage a pu connaître l'enseignement de notre linguiste par des

<sup>31</sup> *Cra.* 397c.

<sup>32</sup> Schrijvers (1970) 201.

<sup>33</sup> Voir Boyancé (1941) 147-166; id. (1963) 123. P. Boyancé réfute en partie J. Perret (1935) 343 et 357.

<sup>34</sup> Varron critique les rites du culte de Cybèle dans la satire Ménippée intitulée *Eumenides* — voir Cèbe (1977) 617-658 — mais ne s'y livre à aucune exégèse allégorique (voir également Romano (1976) t. II, 495-506).

<sup>35</sup> Lorsque Lucrèce conseille de rejeter le terme 'harmonie' pour l'âme en III.130-135, nombre de commentateurs reconnaissent une allusion à l'enseignement d'Aristoxène. Il est certain que dans la *Satire Ménippée* de Varron intitulée Ὅνος λύρας, il était question d'harmonie (fr. 351 B = 351 Cèbe) et d'Aristoxène (fr. 360 B = 364 Cèbe). Mais cette satire nous est parvenue sous une forme tellement mutilée qu'on ne peut guère en reconstruire le développement avec certitude (voir Cèbe (1990) 1533-1536).

<sup>36</sup> Je ne crois vraiment pas que ce soit par l'intermédiaire de Varron que Lucrèce ait connu la doctrine de la palingénésie. Selon saint Augustin (*C.D.* 22.28) le Réatin expliquait cette théorie dans le *De gente populi Romani*, ouvrage qui fait allusion aux consuls de 43 av. J.-C. et qui est par conséquent bien trop tardif pour que Lucrèce ait pu en entendre parler. D'autre part, l'idée, attribuée à Chryssippe (voir Bailey (1947) 1134), qu'après un certain cycle d'années, les mêmes âmes reviendraient dans les mêmes corps, était fort divulguée. Enfin, ce qu'admettent Epicure et Lucrèce à sa suite, c'est qu'il peut se produire que, par hasard, en dehors de tout cycle fixe, les mêmes atomes soient regroupés dans la même combinaison (III.847-861), ce qui est tout de même assez différent.

ouvrages comme le *De origine linguae Latinae*, déjà publiés, mais non par le *De lingua Latina*. Varron, on le sait, conjoignant doctrines pythagoriciennes et stoïciennes,<sup>37</sup> professait qu'un onomatothète inspiré des dieux avait donné leur nom aux choses en suivant la nature de celles-ci (par exemple *L. VI.3*).<sup>38</sup> Mais toutes ces théories, que ce soient celles postulant l'imposition des noms *θέσει* ('par convention') ou leur attribution *φύσει* ('par nature') ou par l'union des deux, avaient été déjà amplement exposées en Grèce et même à Rome.<sup>39</sup>

Ainsi Lucrèce a eu la possibilité d'utiliser les œuvres de notre polygraphe parues avant 55-53 (selon la date qu'on attribue à son trépas) comme doxographies, mais rien ne prouve qu'il l'ait fait. La même question se pose à propos des *paradoxa* en particulier les mentions des eaux à effets prodigieux énumérées en gros entre les vers 800 et 900 du chant VI. Il est évident que le poète n'a pas pu s'inspirer des neuf livres des *Disciplinae*<sup>40</sup> sortis seulement en 33-31. Le *Logistoricus*, intitulé *Gallus Fundanius, de admirandis*, abordait peut-être lui aussi ce sujet, mais il semble qu'il n'ait pas vu le jour avant 54/53. Il reste que dans la partie des *Antiquités humaines* (de 56) consacrée aux lieux plusieurs des fragments conservés concernent ce sujet.<sup>41</sup>

A propos des étymologies se posent également des problèmes quasiment insolubles. Lorsque celles fournies par Lucrèce ressemblent à celles de Varron, doit-on conclure que le premier a emprunté au second, ou qu'ils se servent de sources identiques? Ainsi, pour rester dans le développement sur les bizarreries de certaines eaux, le poète explique en VI.741-746 que les Avernus tirent leur nom du fait que les oiseaux ne peuvent les survoler, le mot étant bâti avec le préfixe privatif *α-* et le radical du nom de l'oiseau en grec *ὄρνις*. Varron le professait aussi d'après Pline l'Ancien (*Nat. XXXI.21*) qui ne dit pas dans quel ouvrage. Si ce passage se trouvait dans un des développements sur les eaux extraordinaires que contenaient les *Antiquités humaines* qu'on date, je le rappelle, de 56, peut-être Lucrèce a-t-il pu en avoir vent. Mais cette étymologie était connue depuis longtemps puisqu'elle figure dans Aristote, *Mir.* 839<sup>a</sup>13. Encore le point de vue étymologique: tous les termes du prologue du chant I du *De rerum natura* qui évoquent la notion d'ouverture à propos du printemps,<sup>42</sup> ne sont pas sans faire penser à l'explication que donne Varron du mot *aprilis* 'avril' par *aperire* 'ouvrir'. Il est vrai que nous la lisons aujourd'hui dans le *De lingua Latina*, paru après la mort du poète. Mais Varron n'a jamais hésité à reprendre les mêmes développements dans plusieurs de ses œuvres. Elle pouvait donc figurer dans un de ses ouvrages antérieurs traitant d'étymologie ou dans les *Antiquités humaines* dans la partie sur les mois. En outre, comme le déclare P. Flobert,

<sup>37</sup> Voir Boyancé (1975) 99-115, et id. (1976) t. I.143.

<sup>38</sup> Voir Deschamps (1988) 6.

<sup>39</sup> Collart (1954b) 258-275; Della Corte (1981) 15-148.

<sup>40</sup> Dans son commentaire à VI.848, à propos de la fontaine d'Hammon, Robin (1962) 322-323 indique que 'la source première des auteurs paraît avoir été, indirectement, Aristote [...] qui doit peut-être lui-même son information à Hérodote' et il tente de reconstituer la succession de ceux qui se sont transmis ces notices; parmi eux, il cite Varron 'compilé à son tour par Vitruve (qui nomme, VIII *praef.* 14, son livre *De IX disciplinis*).'

<sup>41</sup> *RH*, livre XI, fr. 8 Mirsch, fr. 9 Mirsch; livre XIII, fr. 10 Mirsch etc.

<sup>42</sup> I.10-11 par exemple: *nam simul ac species patefactast verna diei / et reserata viget genitabilis aura favoni*.

‘l’explication [d’*aprilis*] par *aperire* est très commune,’ toutefois tous les témoignages qu’en apporte le savant français sont postérieurs à notre Réatin. Vient en mémoire l’explication de L.V.61-62: *vinctionis vis Venus*, ‘Vénus doit son nom à ce qu’elle est la force du lien,’ lorsqu’on lit en Lucr. IV.1201-1207 le grand nombre de termes se rapportant au champ sémantique du lien. Est-ce à une expression varronienne que songe le poète quand il utilise en IV 391 *aetheriis adfixa cavernis* ‘fixés aux cavernes éthérées’ et surtout en IV.171 et VI.252 *caeli cavernas* ‘les cavernes du ciel’? Dans les *Satires Ménippées* on rencontre en effet *nubes [...] caelii cavernas aureas obduxerant* (fr. 270 B), ‘les nuées avaient recouvert les cavernes du ciel.’ *Caverna* n’est pas attesté en latin avant Varron et Cicéron.<sup>43</sup> Varron fondait en outre son énoncé sur un jeu étymologique puisque, selon lui, *caelum* et *caverna* avaient même origine.<sup>44</sup>

En II.1044-1047, notre collègue P.H. Schrijvers<sup>45</sup> remarque que le rapprochement par Lucrèce de *volare* ‘voler’ et de *velle* ‘vouloir’ à propos de l’âme ne laisse pas de faire penser à l’explication que Varron donne de *voluntas* ‘volonté’ qu’il rapproche de *volare* ‘voler’ en L. VI.47. Il est vrai que Lucrèce a pu songer, comme Varron,<sup>46</sup> au rapprochement qu’opéraient les Grecs entre βουλή et βάλλω. P. Boyancé<sup>47</sup> a relevé lui aussi la similitude entre les deux passages; ‘la vélocité de la pensée est un lieu commun des réflexions grecques depuis Homère’ note-t-il; pour les Latins, il cite également Cic. *Tusc.* I.43 et ajoute: ‘je pense que la source commune de Cicéron et Varron est normalement l’académicien Antiochus d’Ascalon.’ Notre collègue néerlandais signale encore l’expression curieuse *avidum auricularum*, ‘avide d’oreilles’ dans Lucr. IV.591-592 et suggère qu’elle ‘renferme probablement un jeu de mots et forme une variation sur l’étymologie ancienne du mot *auris*,’ et de rappeler que Varron enseigne en L. VI.83: *aures ab aveo*, ‘le mot *aures* “oreilles” vient de *aveo* “j’ai envie”.’ Il est vrai que le savant sabin dans ces lignes cite une phrase de l’*Alexandre* d’Ennius où il reconnaît déjà la proclamation de cette origine. Ce peut donc être à Ennius que Lucrèce fait référence. P. Flobert<sup>48</sup> indique en outre que Cicéron associe plusieurs fois *aveo* à *audire*.

<sup>43</sup> Voir *ThLL.*, vol. III, fasc. III s.v. *caverna*, col. 644. En *Arat.* 252, l’Arpinate emploie *caeli cavernas* et *aetheris aeterni cavernis* en *De cons.* II.5 Soubiran.

<sup>44</sup> L.V.19-20: *omnino ego magis puto a chao choum cavum et hinc caelum, quoniam, ut dixi, «hoc circum supraque quod complexu continet terram» cavum caelum [...] Quare ut a cavo cavea et caullae et convallis, cavata vallis, et cavernae, cavationes ut navium, sic ortum, unde omnia apud Hesiodum, a chao cavo caelum*, ‘tout compte fait, j’estime plutôt personnellement que de *chaos* (chaos) vient *choum* (alvéole) puis *cavus* (concave) et enfin *caelum* (ciel), puisque, comme je l’ai dit, “ce domaine qui, autour de nous et au-dessus de nous, enveloppe la terre de son étreinte”, c’est *cavum caelum* (le ciel concave) [...] En conséquence, comme de *cavus* (concave) viennent *cavea* (cavité), *caullae* (trous), *convallis* (vallée encaissée), autrement dit *cavata vallis* (vallée en creux), et *cavernae* (excavations), autrement dit *cavationes ut navium* (cavités comme celles des navires), de même *caelum* (ciel) est issu de *cavus* (concave) de *chaos*, le chaos qui chez Hésiode est la source de toutes choses’ (texte et traduction légèrement modifiée de J. Collart, tirée de Collart (1954a) 15). La citation faite ici provient de Pacuvius (*trag.* 87-88 Ribb<sup>3</sup>); Lucrèce pourrait y songer en II.1064-1066: *quare etiam atque etiam talis fateare necesse est / esse alios alibi congressus materiai / qualis hic est, avido complexu quem tenet aether*, tout comme en V.468-470: *aether [...] omnia sic avido complexu cetera saepsit*.

<sup>45</sup> Schrijvers (1970) 109 n. 15.

<sup>46</sup> Reitzenstein (1901) 36.

<sup>47</sup> Boyancé (1963) 154.

<sup>48</sup> Flobert (1985) *ad loc.*

C'est l'étymologie que donne Varron de *fretum* en *L. VII.22*: *dictum fretum ab similitudine ferventis aquae, quod in fretum saepe concurrat aestus atque effervescat*<sup>49</sup> qui, selon F. Giancotti,<sup>50</sup> permet le mieux de comprendre l'emploi de *freta* en *Lucr. IV.1030-1031* à propos de la puberté: *tum quibus aetatis freta primitus insinuatur / semen*, 'alors ceux chez qui pour la première fois la semence se glisse dans les détroits de l'âge,' où la métaphore suggérerait qu'à ce moment-là, désir, crainte et frustration s'agitent à travers le corps comme les eaux dans un détroit.<sup>51</sup>

Il n'y a qu'un seul passage où l'on pourrait déclarer avec davantage de certitude que Lucrèce a puisé son information dans Varron. C'est là où l'on constate qu'il commet la même erreur que ce dernier. Evoquant l'amour de la parure qui domine les femmes, en *IV.1130*, il les décrit désirant *Alidensia Ciaeque* 'des étoffes d'Alinda et de Ceos'; or c'étaient les tissus de Cos qui étaient prisés,<sup>52</sup> non ceux de Ceos dont personne ne parle. Personne, sauf Varron dans les *Antiquités humaines* (livre XII, fr. IV Mirsch). Pline le répète dans un passage où il traite de Ceos (*Nat. IV.62*): *ex hac profectam delictiorem feminis vestem auctor est Varro* 'Varron nous informe que c'est de là qu'est issu un vêtement féminin plus délicat.' Comme la méprise de Pline vient de ce qu'il a utilisé Varron, on peut supposer que la même raison vaut pour Lucrèce. A moins que Varron et Lucrèce n'aient tous deux et indépendamment puisé dans un auteur qui avait mal traduit Aristote, *HA V.551b*: *πρώτη δὲ λέγεται ὑφήναι (τὰ βομβύκια) ἐν Κῶ Παμφίλῃ Πλάτew θυγάτηρ*.

Au terme de cette étude, on se rend compte qu'aucune affirmation péremptoire n'est possible. Tout ce que l'on peut conclure est que Lucrèce et Varron avaient la même culture, avaient lu les mêmes auteurs, vivaient dans la même atmosphère intellectuelle, même si leurs options personnelles étaient différentes. Mais se sont-ils fait des emprunts mutuels? Lequel a puisé chez l'autre? Lucrèce dans Varron? Varron dans Lucrèce?<sup>53</sup> Peut-être faut-il répondre non, peut-être faut-il répondre oui à ces deux questions, car cela dépend de la date des ouvrages. J.H. Waszink<sup>54</sup> n'excluait pas que Varron ait pu emprunter à Lucrèce des éléments pour son *Logistoricus, Tubero, de origine humana*, alors que d'autres savants, comme A. Ernout et L. Robin supposent, nous l'avons vu, que c'est Lucrèce qui s'est inspiré des *Logistorici*. J. Collart,<sup>55</sup> à propos des lignes de *L. V*, où l'écrivain indique que la terre reprend le corps qu'elle a donné, note que 'Varron pouvait trouver cela chez Lucrèce'. Il faut également tenir compte du fait que des ouvrages non encore publiés pouvaient être connus dans les milieux intellectuels parce que leurs auteurs en train de les composer en parlaient, voire en lisaient des passages. Peut-être ne se sont-ils rien emprunté réciproquement, mais ont-ils tous deux utilisé les mêmes sources originales, les

<sup>49</sup> '*Fretum* (détroit) tire son nom de sa ressemblance avec de l'eau *fervens* (bouillante) parce que souvent le courant s'engouffre dans le détroit et bouillonne.'

<sup>50</sup> Giancotti (1994) 509.

<sup>51</sup> Voir Leonard-Smith (1968) *ad loc.*

<sup>52</sup> Voir Amelung (1901) 127-128; Morel (1877) t.I<sup>2</sup>, 264.

<sup>53</sup> Selon Philips (1982) 12-25, par exemple, les *animalia minuta* dont Varron parle en *R. I.12.2* comme la cause de certaines maladies semblent provenir d'une mauvaise interprétation de Lucrèce.

<sup>54</sup> Waszink (1964) 48-56.

<sup>55</sup> Collart (1954a) 184.

mêmes intermédiaires, ou les mêmes doxographies. Lorsqu'on a l'impression qu'ils dialoguent, soit en s'accordant, soit en s'opposant, c'est peut-être tout simplement qu'ils s'intéressaient tous deux aux questions qui étaient dans l'air du temps, et donnaient sur elles leur position personnelle. De toute manière, à l'époque, l'expression en latin et la transmission aux Romains de parties du patrimoine culturel grec était à l'ordre du jour. Un Cicéron n'agira pas autrement.